

Avant et après : suite

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 19

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178841>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ai fellié que mé diant : Patet !
 Lau repondo : Su pas pressâ ;
 La rêsse m'a de : Mâria-té,
 Et lo moulin : N'té mâria pas !

Portan iâmo prâu la Jeannet,
 L'a pou d'ardzein, mâ l'a bon tieur,
 Et de l'esprit dein son bounet,
 Crâyo que farâi mon bounheur ;
 Diantre sâi fé de elliau dou bets
 Que seins ardzein on ne pâut niâ :
 L'é beau et bon stu mâria-té,
 Mâ seins lo sou n'té mâria pas !

L'ein é que sé bourlant lé dâi,
 D'atteindre mé n'ant pas lesi ;
 L'é bin lau dan, oï ma fâi !
 A ci djù n'é pas tot plliési,
 La fenna gratté son berret,
 L'homme ne fâ que bordena :
 La rêsse desâi : Mâria-té,
 Et lo moulin : N'té mâria pas !

L. FAVRAT.

Nous attirons l'attention des maris sur l'article qui suit et principalement sur ses dernières lignes qui sont tout simplement un défi. *Répondez si vous l'osez !* Voilà ce que semble leur dire assez positivement une plume féminine. Eh ! bien, nous aimons à croire qu'il est parmi nos lecteurs de nombreux et bons maris qui ne voudront pas laisser peser sur eux les accusations de notre correspondant, et qu'un d'entre eux, au moins, prendra la plume pour lui répondre. Nos colonnes lui sont ouvertes. — Que la lutte soit douce !...

Avant et après.

III.

Il nous serait facile de tracer encore quelques tableaux sur les causes des déceptions de tant de jeunes femmes qui avaient cru que la perfection existait sur la terre et surtout dans la personne de leurs futurs maris ; mais nous craindrions d'abuser de la patience de nos lecteurs, c'est pourquoi nous voudrions nous borner à quelques rapides esquisses tirées de l'extrême diversité des inconvénients que tel ou tel défaut entraîne à sa suite. Parlons d'abord du mari *tdatillon* qui aspire à jouer le rôle de femme de ménage, et, pour cela, goûte les sauces, fait les confitures, ordonne les dîners, sait vous conseiller une foule de recettes savantes pour fabriquer des liqueurs, des conserves, etc. C'est lui qui va au marché, un grand panier suspendu à son bras, marchander, disputer avec les jardinières, les revendeuses ; c'est lui qui achète les robes de sa femme, commande ses chapeaux, veut qu'elle s'habille comme il l'entend et la réduit enfin à n'être qu'un zéro, qu'une machine n'ayant son libre arbitre sur rien de ce qui serait cependant de sa compétence. Le mari *farceur*, qui ne prend rien au sérieux, qui badine sur tout et de tout ; qui, lorsque sa femme veut lui parler de choses inquiétantes ou même graves, lui répond

par des plaisanteries hors de saison. Ce mari drôlatique se croit toujours obligé, en compagnie, d'être le boute-en-train, le comédien de la société ; il rit très haut, impose ses bons mots, fait du bruit comme quatre et en général, pour exciter sa verve, choisit une victime à harceler. C'est assez amusant parfois pour ceux qui n'ont pas à supporter ses lardons, mais combien il fait souffrir son jouet du moment ! et quand il ne trouve personne qui soit suffisamment pacifique pour endurer ses moqueries, c'est sa femme alors qu'il place sur la sellette ; il la tourne en ridicule, met au jour ses petites faiblesses, la livre aux risées de ceux qui l'écoutent, et la pauvre créature, qui ne sait si elle doit rire ou pleurer, se promet de ne plus se montrer de longtemps en société avec son mari, puisqu'il ménage si peu sa dignité et oublie qu'il doit le premier la respecter s'il veut que chacun fasse de même. Il y a aussi le mari *grognon*, mais chez lui seulement, car dans le monde il prodigue toute l'amabilité qu'il économise à la maison, et tous ceux qui ne le connaissent pas autrement ne peuvent assez féliciter madame d'avoir un époux si charmant ! tandis que, sachant dans quelle humeur sombre et irritable elle a sans cesse l'habitude de le voir, alors qu'il n'y a personne devant qui il doive s'observer, elle ne peut guère s'associer aux éloges qu'on lui accorde. Et le mari *jalous* ! voilà encore encore une variété qui n'est point rare malheureusement. Celui-là poursuit sa femme d'investigations soupçonneuses sur les moindres démarches ; tout lui devient suspect ; qu'elle sorte ou reste chez elle, qu'elle mette une robe noire ou une bleue, il y verra matière à craindre de fâcheux projets. Il ouvre toute les lettres, s'intrigue d'un mot, même d'un insignifiant papier griffonné et veut qu'on lui explique ce que c'est, d'où il provient. S'il accompagne sa femme dans le monde, au bal par exemple, on le voit derrière quelque rideau ou dans quelque encoignure, l'air sombre, la figure renversée selon qu'il croit voir des choses parfaitement invisibles à des yeux moins prévenus. Cet homme-là finit par rendre stupide sa compagne, qui ne sait plus ce qu'elle doit faire ou éviter pour ramener le calme dans l'âme bouleversée de son soupçonneux mari ; elle n'y réussira que lorsqu'il ne lui restera ni beauté, ni jeunesse. Eh, bien, tous ces messieurs avaient promis le *paradis* à leurs fiancées, et insensiblement c'est un petit *enfer* qu'ils mettent à leur disposition. Mais pourtant toute règle a son ou ses exceptions ; il est des maris qui restent charmants ; nous en connaissons et regrettons qu'il ne soit point permis de les citer pour modèles. Après cela, nous serions en vérité tout à fait reconnaissant si quelqu'un voulait bien nous répondre en faisant la critique des dames, qui auraient par là l'occasion de réfléchir sur leurs défauts et de s'en corriger. Nous attendons, messieurs.

S.

La chambre de Béranger.

Pendant longtemps, Béranger ne put trouver quelqu'un assez hardi pour éditer ses chansons. La France entière les connaissait et les répétait ; mais on n'osait